



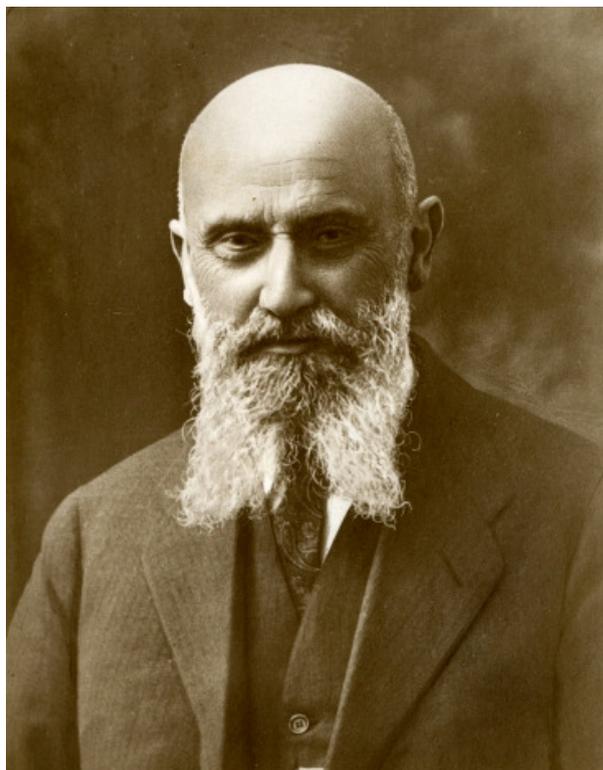
# Autobiographie de Anne-Marie V., née Löwensohn: Une enfance en Bavière

ou

## De l'assimilation au judaïsme

Je suis née à Fürth en Bavière le 14 Mars 1920, au *Nathanstift*. C'était une clinique d'accouchement municipale, donation vers 1900 d'un citoyen juif. Fürth, ville moyenne en Franconie, touche Nuremberg, beaucoup plus grande, mais administrativement et historiquement les deux villes sont indépendantes et différentes. Fürth ne fut jamais ni fortifiée, ni «ville impériale», ni ville d'art. Mais elle n'a jamais non plus expulsé ses citoyens juifs, au contraire, elle a recueilli ceux chassés de Nuremberg et possédait depuis le 16ème siècle une communauté juive nombreuse, active et connue comme «la Jérusalem de Franconie». J'y reviendrai.

Ma famille paternelle - les Löwensohn - a vécu en Franconie depuis environ 1700. Leur histoire a été racontée par Gérard.



Grand-père Theodor Löwensohn (1853 - 1931)



Grand-mère Rosie Löwensohn (1864 - 1934)

(photo: privé)

(photo: privé)

Je rappelle qu'en 1994 nous avons célébré à Nuremberg les 150 ans d'existence des Editions enfantines G. Löwensohn, devenues depuis l'époque national-socialiste «Pestalozzi-Verlag». En 1844 mon arrière grand-père Gerson Löwensohn, d'une famille aisée, a installé dans la vieille ville de Fürth la première presse lithographique (procédé tout nouveau) et imprimé des feuillets historiés, avec images et texte. Reliés, ces feuillets sont devenus les livres d'images qui ont fait la fortune de la famille. Fortune confortable, attestée par le train de vie de mes grands-parents et surtout par les sommes distribuées par mon grand-père Theodor et son frère Bernard (Bernhard), des «donateurs» de la ville de Fürth, aux environs de 1900. Theodor a contribué à l'édification du théâtre municipal et a financé par un don de 10.500 Marks or (1,7 à 2 millions de Francs 1996) une école primaire de plein air pour enfants convalescents, fondation qui portait le nom de sa femme, ma grand-mère Rosa (dite Rosie) Löwensohn, née Stockheim. Quand je l'ai connu, Theodor était un patriarche à la barbe blanche, agressivement antireligieux. Les filles de la famille ne semblaient guère l'intéresser.

En 1922 mon petit frère, Hans Felix, mourait dans son berceau à 10 mois, pour une raison inconnue. Mon cousin Willy Sahlmann (frère de Lotte), fils de la sœur de mon père, Anna née Löwensohn, se tuait en bicyclette à 15 ans.

Donc quelle joie à la naissance de Gérard en 1926, héritier mâle, successeur du nom et probable continuateur de la firme. Mes grands-parents Theodor et Rosie venaient le voir très régulièrement. Mais ce petit Gérard augmentait - hélas - les tensions entre ma mère et Emmy Löwensohn, épouse de Gustav. Cette belle-sœur, une maîtresse-femme née à Fürth, n'eut que deux filles, Lili et Dora. Elle intimidait beaucoup ma mère, Ella-Ruth Mündheim, «importée» à Fürth du Nord de l'Allemagne (Hanovre). Elle ne s'est jamais sentie entièrement à l'aise dans cette Bavière un peu grossière, au parler si différent.



Anne-Marie et Gerhard en 1932 dans le jardin de la villa à Fürth-West

(photo: privé)

Mon grand- père maternel Max Mündheim était ophtalmologue, un très bel homme, très attiré par la gymnastique. Né en Suède d'un père juif-allemand qui y exerçait une mission commerciale. Nous ne savons rien de sa famille et ne connaissions que quelques-uns de ses cousins. Je crois savoir que Max était le médecin d'une des instances juives de Hanovre - mais n'ai aucune preuve.

Son épouse Frida était une femme très douce. Elle, comme ma grand-mère Rosie ont joué un grand rôle dans mon enfance. Le fils unique des Mündheim, Felix, frère aîné de ma mère, étudiant en droit, est tombé à la guerre, en 1915, à 23 ans. Il me semble qu'ils revivaient pour leurs petits- enfants, car ils s'investissaient beaucoup pour eux.



**Grand-père Max Mündheim (1864 - 1937)**  
(photo: privé)



**Grand-mère Frieda Mündheim (1871 - 1936)**  
(photo: privé)

Mes parents étaient des cousins issus de germains; ils avaient en commun les arrière-grands-parents Stockheim (Ernst 1797-1864 et Johanna née Neumarkt, 1811 -1864). Ils se connaissaient depuis leur enfance, mais leur mariage ne fut décidé qu'après la guerre 1914-18. Nés en 1895, ils avaient 25 ans lors de ma naissance.

Ils ont poursuivi leurs études jusqu'à environ 18 ans. Mon père, après sa seconde, deux années d'école technique de graphiste-imprimeur. Ma mère, une école normale d'institutrices. Elle avait une petite santé, aggravée par la sous-alimentation, très sévère en Allemagne du Nord pendant la guerre. Lui s'est abîmé la sienne par le typhus rapporté des tranchées.

En 1914 mon père a interrompu son année linguistique en Angleterre, pour s'engager comme volontaire dans l'armée allemande; dès la descente du bateau à Hambourg, de peur que la guerre ne soit finie avant son arrivée à Fürth ... Il fut légèrement blessé deux fois et atteignit le grade de Lieutenant, premier officier juif de son régiment. Toute sa vie il tira fierté de sa qualité d'ancien combattant.

Ce sentiment a d'ailleurs, hélas, faussé son jugement sur les intentions des Nazis. Il n'a compris que très tard qu'ils ne respecteraient pas plus les anciens combattants que les autres Juifs et trop tard (ou jamais) le rôle joué par la police française. Il est parti à temps en Zone Sud, mais y a été pris - avec ma mère - dans une rafle. Expédiés à Drancy, ce qu'il a pu faire valoir vis-à-vis des criminels nazi, était le fait d'avoir combattu l'insurrection spartakiste en 1919, c.à.d. la tentative de putsch communiste à Munich (il l'a fait en tant que socialiste convaincu, ce qu'il est resté toute sa vie, autant que je sache). Cet argument l'avait sauvé une première fois: Il avait été interné (sans ma mère), en hiver 41-42 plusieurs mois au camp Compiègne-Royallieu et avait été libéré purement et simplement. Mais après avoir été repris en Zone Sud, ils furent quand-même déportés. Mes parents ont fait partie du convoi de déportation Nr. 34 du 18 Septembre 1942 et ne sont pas revenus. On imagine le sort de ma fragile mère; selon un témoin, mon père n'est mort que pendant la «marche de la mort» (évacuation des camps en 1945). Des amis de l'UGIF ont pu les assister pendant leur transit à Drancy. Ils ont recueilli leurs alliances que nous portons encore, Sascha et moi. Les autres bijoux de la famille ont disparu entre les mains de non-Juifs sans scrupules. A ma naissance, mes parents habitaient un 4/5 pièces en location, dans la Königswarterstraße, un quartier bourgeois. Cette rue faisait face à la Hornschuchpromenade, constituée surtout par des hôtels particuliers, dont l'un avait appartenu à mes grands-parents Löwensohn, jusqu'à l'inflation (1922-24). Entre les deux rues circulait un tramway, sur le trajet du premier chemin de fer allemand qui relia, un siècle plus tôt, Nuremberg à Fürth. Vers 1930, mes parents ont acheté et aménagé une villa avec jardin, dans une banlieue résidentielle. (Non loin de là, on trouve aujourd'hui une rue Löwensohn, en honneur de Theodor et de son frère Bernard. La première plaque disait «Bernhard-Löwensohn-Straße»).



**Père Robert Löwensohn (1895 - 1945)**  
(photo: privé)



**Mère Ella-Ruth Löwensohn (1895 - 1945)**  
(photo: privé)

L'architecte d'intérieur et surtout le paysagiste, venu, lui, de Berlin, étaient plus ou moins de tendance Bauhaus et leurs réalisations superbes. Mais très vite, sous l'influence des événements politiques, mes parents ont cessé de faire les travaux d'entretien du jardin, comme renouveler les fleurs annuelles, et l'ensemble est devenu plus banal, tout en restant un excellent terrain de jeux. Pour les enfants et aussi pour le chien. Un jeune berger allemand, censé nous garder. Il était assez mal dressé et choisissait lui-même ses ennemis. Longtemps le facteur coinçait le courrier entre les premières barres de la grille, loin de l'entrée et loin de la niche du chien. Par contre, notre villa ne fut jamais cambriolée. Mon père est arrivé à parfaire son dressage: le chien ne courait plus ni sur les pelouses, ni sur les parterres; il savait finalement aussi aller chercher la bonne, le soir de son congé hebdomadaire, à l'entrée d'un chemin sombre et peu fréquenté, entre la ville et notre banlieue. Elle avait menacé de nous quitter, parce qu'elle avait peur de rentrer seule à la villa. Il n'en pouvait être question: déjà la cuisinière était obligée de se séparer de nous, parce que trop jeune d'après les lois nazies pour travailler au domicile d'un Juif. La fidèle «Elis», entrée à notre service à la naissance de Gérard, aurait sans doute terminé sa carrière chez nous, n'était notre départ. Elle l'a en fait terminée chez les Tauber à Nuremberg, les parents d'Ursula Pausenberger.

Du grenier de la villa on pouvait voir les feux d'artifice des «fêtes» nazies à Nuremberg (*Reichsparteitag*) ... L'émigration (1938) fut un arrachement à cette belle demeure, mais

mettait fin aux grandes peurs - au moins jusqu'au début de la guerre. En partant, nous avons laissé aussi derrière nous les tombes: celle du petit frère Hans Felix; celles des quatre grands-parents, morts et enterrés à Fürth.

Chacun des deux couples avait choisi une vie de «retraite» originale. Les Löwensohn vivaient dans un bel appartement intégré à l'Hôtel du Parc (*Parkhotel*) et faisaient venir leurs repas des cuisines de l'hôtel. Quel régal pour moi quand - pendant les fréquents voyages de mes parents - j'habitais chez eux! Etant donné les règles d'alimentation spartiate de ma mère, il était facile aux grand'mères de me séduire par la nourriture. Et elles rivalisaient dans ce domaine.

A partir de notre déménagement, je voyais les grands-parents Löwensohn tous les jours. Mon père faisait une visite quotidienne à ses parents - et plus tard à sa mère restée veuve. Je devais le rejoindre après le Lycée et nous rentrions déjeuner, en voiture. Les voitures ont joué un grand rôle pour mon père; au début des années 20, son premier véhicule était une motocyclette avec side-car. Mes grands-parents maternels, les Mündheim, ont abandonné leur appartement à Hanovre au milieu des années 30. Jusque là, je venais les voir pour deux semaines de vacances tous les ans, voyageant seule à partir de 9 ou 10 ans. Mon grand-père me faisait faire une promenade tous les jours. Quand je n'étais pas invitée par les anciennes amies de ma mère (avec des filles d'âge assorti), mes deux grands-parents jouaient interminablement avec moi. Quand ils n'eurent plus de demeure fixe, les Mündheim voyageaient: ils vivaient 3 mois chez nous à Fürth (où ils avaient chacun une chambre réservée), 3 mois (ou 2x3 mois, été et hiver) dans les Alpes bavaroises, en location dans un chalet. Le reste de l'année, je ne sais où. Ils aimaient nous distraire. A Fürth, mon grand-père Max construisait chaque année, avec application et efficacité, un cerf-volant. En hiver 1936, à Garmisch-Partenkirchen (Alpes bavaroises) nous avons admiré ensemble les installations olympiques; mais l'ombre de la croix gammée assombrissait le ciel.

Un autre pensionnaire régulier à la villa de Fürth était mon grand-oncle Ernst Heim (1874-1941) célibataire, en retraite, frère de Frida, ma grand-mère. Sa tombe se trouve, hélas, à Portet-sur-Garonne, près du camp de Récébédou, où il est mort. Comme déjà mentionné, Fürth hébergeait une importante communauté juive, c.à.d. 3 % de la population totale. Il existait deux obédiences, les Orthodoxes et les Libéraux. Leurs synagogues étaient dans la même enceinte, mais ils avaient peu, sinon aucun, contact. Tous étaient des Juifs parfaitement «invisibles», c.à.d. assimilés et sans aucun signe extérieur d'appartenance. Au 19ème siècle les Juifs de Fürth s'étaient battus pour obtenir l'émancipation totale en Bavière, et mon grand-père Theodor était à la pointe du combat.

Il faisait aussi la cour aux Wittelsbach, la maison régnante du royaume de Bavière. Grand'mère Rosie m'a raconté que le roi, ayant accepté une invitation à loger dans leur maison, s'est décommandé à la dernière minute. Ses excellents rapports avec les Juifs de Fürth sont pourtant attestés par la visite, en 1904, dans la belle villa d'un certain Anton Sahlmann de la Place de la gare. (Les Sahlmann étaient nombreux à Fürth, tous cousins et marchands de houblon. Ainsi ma cousine Lotte et mon amie Lis sont cousines). Les communautés étaient très structurées, avec entre autre un orphelinat et le fameux Lycée juif (*Jüdische Realschule*, mixte pour garçons et filles) où a étudié Henry Kissinger, quelques classes au-dessus de celle de Gérard. Avant 1935 aucun juif libéral ne fréquentait ce lycée juif, puisque la ville de Fürth possédait deux écoles secondaires pour garçons, le *Gymnasium* (lycée classique) et la *Realschule* (lycée moderne et scientifique); et le *Lyzeum* (lycée de filles). Après 1935, tous les «sixièmes» débutaient au lycée juif: par exemple, Gérard et notre cousin Albert Rosenfelder, ainsi que sa sœur Dora (Dorle), une des rares transfuges du lycée de filles. Elle l'avait fréquenté quelques années et ne pouvant supporter l'ambiance antisémite, a continué sa scolarité secondaire en milieu juif jusqu'à l'émigration. Elle l'a terminée à Londres. Le Lycée de filles, où je terminais ma seconde en 1936, n'avait pas de classes supérieures. Ni à Fürth ni à Nuremberg je n'aurais pu trouver, en tant que Juive, d'école pour préparer le baccalauréat. Je partis donc continuer mes études en Suisse.

Avant 1933, mes parents fréquentaient aussi quelques non-Juifs. Si ceux-ci étaient dans une position en vue, ils interrompirent net toute relation après l'avènement de Hitler. Même chose pour mes camarades de classe, si leur père avait une situation officielle. Elles ne pouvaient ni se montrer avec nous dans la rue, ni venir goûter chez nous à la maison. Etait-ce sans regret, ou avaient-elles honte? On ne le saura jamais. En 1952, j'ai revu, après beaucoup d'hésitations, une de ces anciennes «amies». Elle me parlait sans arrêt de ses malheurs et de ses demeures bombardées, totalement inconsciente du sort des ex-camarades juives et de leurs familles.

Dans les années 20, mon jardin d'enfants (privé, puisqu'il n'y avait pas d'école maternelle en Allemagne à cette époque) se composait uniquement d'enfants juifs qu'on réunissait dans les appartements des uns et des autres. Les mêmes enfants se retrouvaient 4 ou 5 années plus tard dans un cours de gymnastique, animé - quelle idée! - par un ancien sous-officier de l'armée allemande. L'aversion, des petites filles surtout, pour les exercices où il fallait montrer du «courage» a assez vite mis fin à ce cours.

A partir de 1933 tous les professeurs de nos activités extrascolaires étaient juives: celle tellement aimée et admirée du cours de gymnastique rythmique; celle si dévouée du cours de «bri-

colage artistique» (batik, travaux de bois avec scie à découper, marqueterie de pailles de couleurs etc.), organisé par mes parents en compensation de toutes les brimades et exclusions subies à l'école. Dans notre famille, on n'était pas hostile au sionisme, mais personne n'envisageait d'aller en Palestine. Mon père me vantait le dynamisme d'un mouvement de jeunesse sioniste, dont il avait entendu parler. A Fürth il était peu représenté et presque tous mes camarades, garçons et filles, avaient rejoint la «Jeunesse germano-juive» (*Bund deutsch-jüdischer Jugend*). L'ordre des mots est important. L'association était on ne peut plus allemande. Au lieu d'être marron, notre blouson, identique à celui des jeunes filles nazies, était gris. Depuis que nous étions exclus des associations et compétitions sportives et de la piscine, un Club sportif juif, commun à Nuremberg et à Fürth, nous accueillait. Pendant les vacances d'hiver (1935-36) avec ce club, une grande discussion surgit: «Sommes-nous d'abord allemands ou d'abord juifs?» A l'unanimité moins une voix il fut décrété que nous étions évidemment d'abord allemands. La voix qui prétendait le contraire était la mienne ... Je crains que la suite des événements ne m'ait donné raison. Tous ces camarades ont émigré. Deux filles seulement sont retournées en Allemagne. Les garçons, sans exception, ont été naturalisés dans d'autres pays; plusieurs ont pris les armes contre l'Allemagne nazie. Bien que la nostalgie les taraude tous, les plus politisés ne veulent à aucun prix retourner en Allemagne, même pas pour une visite officielle à Nuremberg-Fürth, c.à.d. invités par le maire et traités en VIP.

Le destin juif par contre nous colle à la peau. Il est vrai, qu'au début du XXème siècle ces Juifs libéraux, allemands ou français, ne savaient rien ni de leur histoire, ni de leurs traditions. Ils savaient tout juste qu'ils étaient juifs. Bien que très déjudaisés, les membres de notre famille ne faisaient pourtant pas de mariages mixtes. L'arbre généalogique ascendant en indique un seul: le plus jeune frère de ma grand-mère Frida, Max Joseph Heim (1880-1930) a épousé une non-Juive. C'est de son usine, qui marchait mal, que proviennent toutes les porcelaines fantaisie, que la famille a rachetées.

L'instruction religieuse était (et est encore) obligatoire en Allemagne. On finit donc par savoir à quel groupe on appartient. Mes parents ont laissé au *Kantor* (officiant), qui instruisit les «petits», le soin de m'informer et étaient plutôt gênés à mon retour du premier cours. Comme ce professeur était très aimé par ses élèves, nous avons très bien appris à lire l'hébreu; un peu d'histoire biblique et un peu d'histoire du peuple juif. Cela n'allait pas bien loin. (Ma belle-mère était stupéfaite de mon ignorance de certaines lois de la cache route. Il est vrai qu'elle venait d'une famille traditionaliste et avait épousé le fils d'un responsable de communauté, lui-même fils de rabbin - mais c'est une autre histoire!)

Mon adhésion au judaïsme était donc surtout sentimentale et aussi une réaction aux agressions, exclusions et vexations continuelles. Puisqu'on nous rejetait, il fallait se rattacher à nos valeurs propres. D'où ma fameuse décision, en décembre 1933, d'abandonner l'arbre de Noël en faveur de la Hanoukiah (qu'à ce moment notre famille ne possédait même pas encore!!!) La Bat-Mitzwah, en 1934, était une superbe fête collective: toutes les filles vêtues de blanc (encore une imitation!) et un monceau de cadeaux. Notre rabbin, qui s'occupait des «grands», enseignait un Judaïsme abstrait et desséché et ne communiquait aucun enthousiasme. Certaines filles de cette génération ont fait des mariages mixtes.

Revenons à ma scolarité: A 6 ans, on me trouvait trop petite et maigrichonne pour aller à l'école et une institutrice venait deux fois par semaine à la maison. Elle initiait de la même façon, chez elle, Lis (Sahlmann) et nous réunissait à la fin de l'année. Ainsi est née une amitié indéfectible entre Lis et moi. Jusqu'à notre départ de Fürth nous étions toujours dans la même classe, les deux seules élèves juives que les professeurs confondaient souvent. Au cours d'instruction religieuse se joignaient à nous 5 ou 6 filles de la classe parallèle, qui vivent aujourd'hui en Amérique ou en Israël.

Après 4 années d'école primaire, où j'étais confrontée pour la première fois aux différences sociales, même à des filles très pauvres, à la limite de la clochardisation, nous passâmes au Lycée de jeunes filles. De 1930 à 33, tout était très normal, les professeurs accessibles aux parents et gentils avec nous. Tout basculait en 1933. Certains profs ne cachaient ni leur adhésion au «Parti» ni leur antisémitisme. Tel prof qui avait donné des cours de rattrapage, chez lui, à une petite Anne-Marie qui avait manqué pour je ne sais quelle raison, déchirait en 1936 des pages de son «Album de poésie» parce que ses collègues y avaient écrit des paroles aimables de «souvenir». Les enseignants juifs de la ville furent promptement mis en «préretraite». Un professeur de langues modernes disparut, condamné à la réclusion à vie, sous prétexte d'un flirt trop poussé avec une élève de seconde. Son cas a dû être lourdement aggravé du fait qu'il se rendait au domicile de quelques dames juives, pour leur donner des leçons de langues, en vue de l'émigration ...

En troisième, les élèves juives furent «dispensées» du cours d'ethnographie (*Völkerkunde*) nouvellement créé, pour ne pas être gênées par cet enseignement sur les races humaines (et sur l'hérédité), la race sémite étant couverte de tous les opprobres. Ce prof là, qui nous aimait beaucoup, fut par contre très gêné quand je lui ai «naïvement» demandé «pourquoi?». Naturellement nous étions exclues de toutes les promenades et excursions de classe, et gardées pendant ce temps en «retenue» chez la professeur de travaux manuels. Le plus cruel pour nous fut la suppression du voyage de fin d'études: la descente du Rhin en plusieurs jours. Je l'ai

descendu dans les années 50 avec Sascha - mais nous étions, alors, totalement insensibles au romantisme du fleuve ou au charme de la Lorelei sur son rocher.

Notre diplôme de fin d'études (1936) nous fut remis par le Directeur, dans son bureau, avec un discours fort embarrassé. Les autres avaient droit à une cérémonie officielle, dans une salle des fêtes.

Lis partit à Hambourg, dans une école d'interprètes; moi en Suisse romande, dans un internat pour jeunes filles. Pour des raisons pratiques, je suivais la section commerciale: Une fois arrivée à Paris, je devais en principe travailler dans la maison d'édition que mon père y avait fondée dès 1933. «BIAS» (*Bilderbücher In allen Sprachen* - livres d'images en toutes langues; mais aussi Bias, un des 7 sages de la Grèce). Cette modeste entreprise était une base de repli pour notre famille, en France. 8 Je suis restée deux années dans cet Internat suisse, rentrant à Fürth pour toutes les vacances. En été 1937, je suis partie en Angleterre, pour un séjour linguistique de 6 semaines. Notre départ définitif en émigration a eu lieu en été 1938.



**Anne-Marie en 1936**  
(photo: privé)

Mon oncle Gustave, l'aîné de mon père de 12 ans, une forte personnalité et *Kommerzienrat* (conseiller commercial, un titre purement honorifique) a réussi en 1935 ou 1936 de convaincre les autorités compétentes (nazies) à Berlin de retarder l'application du décret interdisant aux Juifs d'imprimer et/ou éditer des livres. Il est vrai que les Editions G. Löwensohn faisaient entrer au «Reich» beaucoup de devises. Le répit dura deux ans. Fin 1937, il a fallu vendre l'entreprise et se préparer à partir.

Mon père était déjà à Paris. Notre visa d'entrée en France tardait à venir. Nous ne voulions plus attendre et avons fait, maman, mon frère et moi, une halte de quelques semaines en Italie du Nord (à Soprabolzano). Il était temps en effet de partir: 3 mois après notre sortie d'Allemagne éclatait le pogrome de la «Nuit de Cristal» (Le 9 Novembre 1938). Nos amis encore sur place ont accéléré leurs préparatifs d'émigration. Rose et Walter Berlin (avocat)

nous ont envoyé leur fils Ludwig qui a vécu deux mois chez nous à Saint-Mandé, pendant que sa sœur Anne passait plusieurs mois chez Edwin et Elsbeth Bach à Paris. Ensuite toute la famille Berlin s'est retrouvée à Londres.

Comme tous les réfugiés en Angleterre, ils ont subi un minimum d'internement, ont participé à l'effort de guerre des Anglais et ont ensuite vécu normalement jusqu'à la fin naturelle de leur vie. Mes amies, émigrées en Grande-Bretagne, ont toutes travaillé quelque temps en usine et n'ont jamais été enfermées dans un camp. Après quelques semaines dans des chambres meublées, à Paris, nous avons aménagé un bel appartement de 5 pièces à St. Mandé, en face du Zoo. Une fois en France, mes parents m'ont généreusement alloué une année supplémentaire d'études - la première de toute une série. Je me suis inscrite à la Sorbonne - après un simple examen de français- à l'«Ecole des Professeurs de Français à l'étranger». Ce fut une année merveilleuse (1938), la première en pleine liberté, la dernière avant la guerre. Cours le matin; lecture ou découverte de Paris l'après-midi. Le soir, théâtre, Opéra ou Opéra Comique. Tous les Lundi, soirée classique à la Comédie Française, au tarif d'étudiants. En Juillet 39 je passe sans problème le Diplôme de «Professorat», malgré mon accent «fédéral» et mes lacunes en littérature française. Après de superbes vacances en Bretagne, sac au dos, en stop, dormant dans les Auberges de jeunesse, en compagnie des deux sœurs Böhnheim, de même origine que moi, ce fut, en Septembre 1939, un cruel réveil. Un de nos camarades, Clemens Kalischer 18 ans, n'a pu rentrer à Paris avec nous. A la déclaration de la guerre, les Gendarmes l'ont interné sur place comme Allemand, donc sujet ennemi, bien que réfugié juif. Mon père a été interné dans un camp de «Prestataires», à Villerbon près de Blois. Les «Prestataires» étaient censés produire du charbon de bois, pour soutenir l'effort de guerre. Leurs épouses pouvaient venir en visite, une à une. Le reste du temps elles prenaient le thé les unes chez les autres et se lamentaient. Je suis allée aussi une fois sur la Loire. Mon père, «chef du camp», avait peu de temps à me consacrer et m'a fait «border» par ses fidèles amis. Tous ces internés d'origine allemande ont été libérés en Juin 40. Les autorités françaises exercèrent une forte pression pour qu'ils s'engagent dans la Légion Etrangère. Mon père et ses amis ne voulaient à aucun prix y aller et rentraient à leur domicile. Provisoirement ... Alors que tous ceux qui l'ont fait, même les hommes de leur âge, sont revenus vivants.

Pendant l'hiver 39/40, je faisais régulièrement acte de présence chez Bias, situé dans le XIème. Bien que parfaitement inefficace, je pouvais «représenter» mon père interné.

Lors de la débâcle française (Mai 40), tous les ressortissants allemands - réfugiés anti-nazis, juifs, femmes et jeunes filles - ont été considérés comme membres de la 5e colonne, c.à.d. espions possibles. Tous ont été internés, à l'exception des femmes ayant un enfant de moins

de 16 ans à charge. Ma mère et Gérard (14 ans) sont donc restés et ont fait l'exode vers le Cantal, après avoir été mis dans le train (bondé) par l'oncle Felix Mündheim. Un gérant de Bias, maire de Saignes, les installa dans l'unique hôtel du village. Moi, ayant reçu une convocation pour me présenter au Vélodrome d'Hiver, de sinistre mémoire, avec une couverture et des vivres pour deux jours, je m'y rendis le 15 Mai 1940, sac au dos, une des plus jeunes de toutes ces femmes. Après quelques jours, départ en train spécial à Oloron-Sainte-Marie (Basses Pyrénées). A 30 kms de là nous attendait le Camp de *Gurs*. Le régime était celui de tous les camps d'internement du Sud de la France, les nombreux «Camps de la Honte». D'un côté de l'allée médiane se trouvaient les baraquements des hommes, des Réfugiés espagnols internés là depuis 1939, de l'autre côté ceux des femmes allemandes, Juives et Réfugiées politiques confondues. Baraques en bois, sans aucun meuble (ni aucune possibilité de chauffage par la suite), des paillasses surmontées d'une planche de «rangement». Ni draps, ni couvertures. Le système sanitaire: une auge en plein air avec robinets d'eau froide d'une part; des planches à trous, avec parois de bois jusqu'à mi-hauteur du corps, d'autre part. Ces latrines étaient très éloignées de certaines baraques et par temps de pluie, les chemins terriblement boueux. La nourriture était suffisante, mais pauvre en vitamines. Café et pain sec le matin; midi et soir riz, pâtes ou légumes secs avec chaque fois un morceau de viande. Je ne suis heureusement restée que pendant 3 mois d'été ensoleillés et ai pu partir à Saignes grâce à un certificat d'hébergement.

J'ai tout de même été contaminée par la première épidémie de dysenterie. A l'Infirmierie on mourait par manque de moyens. Je m'en suis sortie grâce aux conseils de ma voisine de paillasse, Erna Gysi (belle-mère de Eva Levy), dans le civil assistante médicale: ne boire que de l'eau bouillie, ne rien manger à part ma ration de pain (600 gr/jour) coupée en tranches et réduite en charbon. L'aventure a hélas laissé des séquelles, qui m'ont valu après la guerre et à vie, une petite rente des Allemands. Ceux-ci se sentaient fautifs, bien que ce soient les Français qui nous aient internées, dont certains étaient prêts à «collaborer». J'ai vu arriver au camp de Gurs une délégation officielle allemande qui offrait à ces dames le «retour au Reich». Quelques Gretchen, amies ou conjoints de Juifs, ont suivi cet appel. Quel sort les attendait? Toutes les femmes arrivées avec moi ont été libérées avant l'automne. A ce moment est arrivé dans ce camp, où rien n'était prévu pour l'hiver, l'ensemble des Juifs du pays de Bade (Allemagne du Sud-ouest) - tous âges confondus. Dans l'immense cimetière du Camp se trouvent les tombes de plusieurs nouveaux-nés et aussi celles de personnes dans leurs 90 à 100 ans. Les survivants ont été déportés des Pyrénées vers Auschwitz. Presque personne dans la population française n'est hélas au courant de cette page d'histoire peu glorieuse. Après quelques semai-

nes passées dans le Cantal, avec Gérard et Maman, celle-ci choisit de rentrer à Paris, pour rejoindre son mari. Non sans discussions avec Eva Landsberger, à Saignes avec nous, qui voulait rester en zone non occupée, mais nous a finalement suivis. (Elle est redescendue, peu après, en zone Sud, avec son mari Erich et sa fille Margot. Ils ont vécu cachés à la campagne jusqu'à la fin de la guerre). A la ligne de démarcation un haut-parleur hurlait: «*Juden und Neger aussteigen!*» (Les Juifs et les nègres doivent descendre du train) Nous sommes tout de même rentrés en zone occupée (Septembre 1940).

Mon frère retourne à l'école, je m'inscris en auditrice libre à la Sorbonne, pour les cours d'Anglais (Licence). Simultanément je prépare le baccalauréat (1e partie).

Je réussis deux Certificats d'Anglais, et le baccalauréat d'extrême justesse, avec «l'indulgence du Jury», ceci grâce à un livret scolaire très flatteur (annoté en Sorbonne), et un 19 en allemand, en anglais et en ... histoire, où j'ai tiré une question du programme de Licence. Inutile d'avouer ma note en physique, en principe éliminatoire. Pendant des dizaines d'années, ce Bac revint dans mes cauchemars nocturnes ... Nous sommes en 1941. La situation devenait critique, bientôt il faudrait porter l'étoile jaune. Je l'ai évitée, en partant en automne en zone Sud, en principe pour me rendre aux USA. La famille (à Kansas City) et les amis étaient prêts à me recevoir. Mais le visa américain n'est jamais arrivé. D'abord il fallait passer en fraude la ligne de démarcation, moyennant l'argent versé à un «passeur» par mes parents, qui ont organisé tout ce «voyage». Au moment décisif, le trajet se faisait à pied. C'est incroyable: je suis vêtue d'un lourd manteau d'hiver et d'un chapeau, avec une valise à la main ... Mais j'y arrive. La police française me retient pourtant en résidence surveillée à Sarlat, en Dordogne, alors qu'on m'attend à Montpellier. Drôle de fin d'année. Interdiction de sortir non seulement du département, mais de la ville elle-même. Installée dans un des deux hôtels, avec mes livres de philo (le deuxième bac!!), je passe les fêtes avec la jeunesse dorée locale plus quelques réfugiées alsaciennes. Les alsaciens se méfient pourtant de moi plus que quiconque. En Février 42, la police me laisse enfin partir. A Montpellier il y avait beaucoup de réfugiés: des professeurs de Lycée et de Faculté, des étudiants de partout, plusieurs couples amis de mes parents; le grand rabbin Schilli et son cercle de fidèles. Ses soirées étaient ce qu'il y avait de plus rassurant au milieu de l'angoisse générale. Quand une de mes camarades de Faculté s'est suicidée, parce qu'elle ne pouvait plus faire face, en cette sinistre année 42, le rabbin Schilli a fait prendre de mes nouvelles. Un gentil Juif français m'offrit le mariage blanc, pour me délivrer de ma qualité d'étrangère. A-t-il seulement survécu lui-même?

Malgré tout, je continuais mes études. En Juin je réussissais sans problème - avec mention même - le bac de philo, un peu en autodidacte. Les cours de philo de Dina Lévy-Strauss,

l'épouse de l'ethnologue, qui rassemblait toutes les petites réfugiées juives de Montpellier, m'ont paru trop chers. Jamais plus tard, je n'ai fait d'économies sur des cours ...

Je voyais régulièrement les amis de mes parents. Certains étaient inquiets pour mon avenir et voulaient me faire partir en Suisse. Clandestinement bien sûr. J'avais un correspondant à St. Gall, prêt à m'aider sur place. Mon sac était prêt et j'attendais le signal du passeur. Deux rendez-vous furent annulés et subitement la frontière fut fermée. J'ai seulement changé de domicile à Montpellier même.

Peu après arrive Gérard. Il avait passé la ligne de démarcation avec nos parents, tous munis de faux papiers. Ils s'étaient installés à Mézioux près de Lyon. Pas pour longtemps, hélas! Mon père a déclaré leur arrivée à la police locale, sous sa vraie identité. Il a compris son erreur trop tard, mais a immédiatement envoyé Gérard à Montpellier. Les parents et les amis qui les accompagnaient ne pouvaient plus fuir. Ils ont été arrêtés et expédiés à Drancy.

A Montpellier, la chasse aux Juifs étrangers battait son plein. Des amis juifs (de la Résistance?) nous faisaient découcher tous les soirs, dans des appartements vides. Un soir il fallait aller à l'hôtel, le petit Monsieur Langlois (16 ans) et sa grande sœur qui ne portait (pas encore) le même nom. Mes vrais faux papiers m'ont coûté beaucoup d'argent. Les «fabricants» avaient compris que j'en avais, mais fournissaient gratuitement les gens qui n'en avaient pas. Après le 11 Novembre 42, lors de l'arrivée des Allemands à Montpellier, nous sommes partis à Grenoble et avons pris des chambres chez des particuliers, mais jamais ensemble. Aux curieux, nous racontions que nos parents étaient resté bloqués en Afrique du Nord, lors du débarquement des Américains (le 8/11/42). Gérard fréquenta une boîte à bachot pendant toute une année; ensuite pendant quelques mois le Lycée Champollion. Je suivis des cours de langue à la Faculté. Dès le premier thème d'allemand, le professeur Robert Minder avait tout compris et m'a prise sous sa protection. Il était marié à cette époque avec Colette Audry; leur fils, Jean-François, avait 2 ans. Il m'a confié du travail de dactylographie: j'ai recopié à plusieurs reprises le chapitre en cours, remanié chaque fois, du tome I de son livre «Allemagne et Allemands», dont les tomes suivants n'ont jamais été écrits.

Pour les vacances d'été (1943), il m'a proposée comme préceptrice à une Madame Lévy, pour ses deux enfants de 10 & 12 ans. Elle nous a tous emmenés à l'hôtel en montagne. La méfiance mutuelle était grande. Les enfants surtout ne me trouvaient pas «conforme» et la mettaient en garde. Avec mon accent et mes lacunes, tout le monde me prenait pour une provocatrice allemande ... Très généreuse, madame Lévy m'a licenciée, tout en payant ma pension à l'hôtel jusqu'à la fin des vacances. Situation parfaitement absurde - heureusement sans suite négative. Robert Minder m'a gardé son amitié toute sa vie. Avant son départ précipité de Gre-

noble - une fuite -, je l'ai aidé à emballer ses livres. Après la guerre, il enseigna à la Sorbonne et au Collège de France.

A la rentrée 43, j'ai loué une chambre chez le Professeur Théodore Ruysen et Madame, rue Thiers à Grenoble. Quand Gérard est venu me voir, il exigea de lui notre identité véritable. Gérard eut confiance et il eut raison: On a su après la guerre que les 4 fils des Ruysen et leurs femmes (tous protestants) avaient été très actifs dans la Résistance. Très amicaux, les Ruysen me faisaient parfois, le Dimanche soir, partager leur frugal dîner de châtaignes. Sinon, je mangeais deux fois par jour au restaurant universitaire. Berk ... Quelle fête alors quand arrivait un colis de l'oncle Siegfried (Mündheim), réfugié dans un village d'Auvergne. Une boule entière de pain plus un gros morceau de Bleu d'Auvergne ou de Cantal. Quand je suis allée le voir une fois, je l'ai beaucoup déçu, parce que déterrer toute une plate-bande (grande à mes yeux) de pommes de terre me fatiguait beaucoup. Il est mort le 5/1/44 à 76 ans, des suites d'une opération, à Thiers où il est enterré. A la Faculté, j'étudiais l'Allemand et l'Anglais. Pour obtenir une Licence d'Enseignement, il fallait un «Certificat d'Etudes littéraire classique», comportant du Français et du Latin. Je n'en avais jamais fait. Il fallait donc avaler le latin de la 6<sup>ème</sup> au programme de Faculté inclus. Je m'y attelai de façon intensive, sous la direction d'un professeur de Lycée en retraite. Elle était très déçue que je n'y arrive pas en l'espace d'une année. C'est seulement la deuxième année (44), grâce aux révisions avec le Prof. Ruysen (spécialiste de langues anciennes) que j'ai décroché ce Certificat. Peut-être aussi grâce aux révélations qu'il pouvait faire alors à ses collègues, devenus plus indulgents pour mon Français (encore ...). Mais j'anticipe.

Nous sommes en 1943. Il y avait beaucoup de Juifs à Grenoble et encore davantage de résistants. Tout le monde se méfiait de tout le monde et mieux valait ne faire confiance à personne. Jean Weinberg ne savait que penser de moi au début. L'autre tête de promotion à la Faculté, Georges Heisbourg, réfugié luxembourgeois et futur Ambassadeur en France, était plus perspicace. Sans doute par ma faute, parce que je n'étais pas assez prudente, ni assez consciencieuse pour effacer et éradiquer les «Löwensohn» de partout.

Malgré le couvre-feu, il y avait une sympathique vie sociale parmi les étudiants. Les anglicistes partaient souvent ensemble se balader en montagne. Les étudiants résistants disparaissaient carrément en montagne pendant des semaines entières. Aucune famille grenobloise n'ouvrait ses portes aux réfugiés. Ma «meilleure amie», Josette Bourdis, catholique et réactionnaire, ne m'a invitée à déjeuner qu'après la Libération.

Pendant les vacances d'été 44, il fallut trouver un point de chute, car les Ruysen avaient besoin de la chambre. J'ai passé en revue plusieurs places de préceptorat. Tout me faisait peur:

une villa trop isolée ou trop éloignée de la ville; un trop grand nombre d'enfants. Je craignais surtout de me «trahir» trop vite. J'ai fini par accepter une place au pair auprès d'une famille de 7 enfants, dont 3 à enseigner, dans une résidence d'été assez modeste à 12 km de Grenoble. On m'offrait une après-midi libre par semaine avec usage d'une bicyclette. La mère de famille était très sympathique (la seule ...) mais le gros mensonge que j'étais obligée de lui faire me pèse encore. Sa seule exigence pour engager une demoiselle était, que celle-ci soit ... catholique. Je n'avais pas de scrupule à faire le signe de croix, mais je n'ai jamais voulu me compromettre au-delà. Jamais de communion, jamais de réunion avec les «rosières»; plutôt loger dans une chambre minuscule bien à moi que partager la chambre des filles, etc. Je mettais beaucoup de zèle à faire travailler mes élèves, les 3 plus jeunes, des enfants difficiles. Le 12 ans se sauvait en courant et, très vite, il refusa grammaire et textes anglais, du jour où il obtint des cigarettes et du chocolat ... sans faire de phrases, en s'adressant aux premiers Américains!

La petite dernière ne comprenait rien aux chiffres et au calcul. Un jour, excédée, j'ai tiré sur sa natte. Cela ne lui a pas ouvert l'esprit, et moi, j'ai failli me faire lyncher par les grands. Le père était un personnage falot et aigri qui admirait le Maréchal; son fils aîné un voyou qui - au dire des voisins - volait ses parents. Je ne suis jamais retournée chez eux après les vacances et la Libération. J'avais peur de leur incompréhension et de leur antisémitisme. Mon après-midi libre, 12 km sans dénivellation, était essentiellement consacrée à un cours d'Allemand que je donnais à une jeune fille naine en classe terminale. Après avoir passé le Bac, elle m'a offert sa grammaire allemande. «Jamais plus je ne ferai un mot d'allemand» disait-elle, «à vous, elle peut servir». Gérard se trouvait, depuis quelque temps, au maquis de l'Oisans. Auparavant, il s'était réfugié successivement dans le Massif de la Chartreuse et du Belledonne où je lui avais fait une visite très imprudente, à Pentecôte, pour lui apporter des lainages. Encore pendant les vacances d'été 44, le Maquis du coin descendait tout près du village; et les Américains ayant débarqué en Provence, montaient par la Route Napoléon toute proche. Grenoble fut libérée en Août 1944. Fin du cauchemar. Mon ange gardien pouvait prendre du repos.

Les G.I. américains étaient ravis de parler avec nous, les jeunes anglicistes - et réciproquement. Mais comme ils se moquaient de notre accent d'Oxford (*Standard English*), le seul admis à l'Université!!! Il y avait de nombreux Juifs parmi eux. Pour les fêtes d'automne 1944, j'ai assisté à leur service religieux avec un évident sentiment de soulagement. C'est à cette époque que l'un d'eux m'a offert le fameux livre de prières hébreu- anglais, qui faisait partie de son équipement et avait beaucoup servi. Une vraie B.A. Vous le connaissez: je le sors tous les ans à Hanoukka.

Que savais-je du sort des parents? A ce moment *rien*. En 1943 m'était parvenue - d'où et comment? - une petite note manuscrite de notre père, (environ 6 x 9 cm ), très affectueuse, sans plainte, mais ne mentionnant pas notre mère. Je n'ai appris l'existence des camps qu'à la fin de la guerre en Europe, mais il paraît qu'on en avait parlé déjà en hiver 42-43.

En automne 44 je voulais rentrer à Paris, comme tout le monde. Louis Villette qui avait géré BIAS et nous avait envoyé fidèlement pendant toutes ces années en province une allocation mensuelle confortable, craignait qu'elle ne suffise pas pour vivre à Paris. Je suis rentrée tout de même et ai immédiatement trouvé du travail. Quand au moment du mariage de Gérard (1950) Louis Villette aurait dû nous rendre notre part de BIAS, les choses se sont mal passées: Il attendait le retour de son associé et «ami» Robert Löwensohn, mais ne voulait pas partager avec les enfants de celui-ci. Gérard n'a donc pas pu récupérer BIAS et, un avocat aidant, a uniquement obtenu une indemnisation en argent pour nous (1951). Ma part a payé la petite propriété aux Bourderons.

Un premier soldat américain (Willy Kunreuther, ami depuis le jardin d'enfants) me réclamait déjà. Il était stationné au Vésinet et nous sommes beaucoup sortis ensemble cet hiver (44-45). Par la suite ils furent nombreux à me rendre visite dans mon studio-kitchenette avenue de St. Mandé (12e): Walter Bierer, plus tard traducteur au Procès de Nuremberg; son frère Fritz; Hans Arnstein, un intrépide qui avait libéré sa mère à Theresienstadt (Terezin); Bernd Sahlmann, le grand frère de Lis, etc. Qu'en pensait ma concierge? De partout arrivaient des messages de sympathie, parce que nous avons survécu. Alice Heim envoya un colis de vêtements; les amis d'Amérique des colis d'UNRRA (*United Nations Relief and Rehabilitation Agency*) d'aliments, un peu bizarres: par exemple, comment fallait-il utiliser la poudre d'œufs? Une des personnes les plus heureuses de nous savoir vivants était la vieille Elis. Elle avait élevé Gérard. Après notre émigration, elle a élevé Ursula Tauber à Nuremberg En 1951 nous lui avons fait une visite et lui avons confié Robert (2 ans) toute une après-midi. Elle nous avait confectionné un gâteau, comme personne ne sait plus en faire ...

Mon travail de 1945 était très bien rémunéré. Le G.C.R. (Groupement de Contrôle Radio), organisme militaire, procédait à l'écoute, 24 heures sur 24, des émissions radio du monde entier. On les enregistrait et les traduisait en français. Pour les scoops, c'était la course entre les traducteurs des différentes langues. Après un service de nuit, nous trouvions ces dernières nouvelles, que *nous* avions déjà entendues, en gros titres dans les journaux du matin. Les horaires de travail étaient durs: un jour il fallait arriver par le premier métro (5 h), le lendemain on rentrait plusieurs heures après le dernier, à 2 ou 3 heures du matin, mais ayant commencé le service seulement le soir. Ces nuits là, je traversais tout Paris en bicyclette, à l'aller et au

retour. Mon service de la nuit entière était suivi d'un jour de récupération, plus un jour de congé hebdomadaire. Jamais le dimanche - réservé aux personnes mariées. Pour qui dort facilement, c'était merveilleux. J'avais le temps de voir des amis, de passer la Licence d'Allemand (sur mon acquis, sans beaucoup travailler). Autour du fameux Certificat d'Etudes littéraires classiques, je possédais maintenant deux licences d'enseignement. Mais hélas pas la bonne nationalité pour enseigner au Lycée. Pour l'instant j'étais «apatride». Quand j'acquis la nationalité française, après et grâce à la naissance de Robert, je ne voulais plus travailler comme enseignante. Et quand je voulus m'y mettre, en 1969, c'est Robert qui me le déconseilla. Après la révolution de 1968, il fallait aux enseignants des nerfs d'acier, ce qui n'est pas exactement mon cas ...

A Noël 1945, je fus invitée chez ma tante Emmy (Löwensohn) à Bruxelles (grand'mère d'Annette et de Herb). En Belgique il y avait une relative abondance de nourriture et de vêtements. On pouvait y acheter - oh merveille - des souliers tout cuir. Son mari, Gustave, le frère aîné de mon père, avait été déporté de Bruxelles et n'est pas revenu. Elle vivait avec le couple Walter et Dora (sa fille) Kohn, et les deux enfants. Après la guerre ils sont tous partis à Kansas City (USA). Elle s'inquiétait de ne pas me voir mariée, et malgré les événements, ne comprenait pas que je veuille à tout prix un conjoint juif. Je craignais trop des sentiments antisémites plus ou moins refoulés. Comme elle n'avait pas de candidat à me présenter, je suis rentrée à Paris - toujours célibataire.



**Anne-Marie en 1946**  
(photo: privé)

En été 1946, je suis entrée à la Radiodiffusion Française, aux émissions en langue allemande, destinées aux prisonniers de guerre allemands en France. J'y suis restée pendant 6 ans. Les vacances d'été 1946: à Cannes, dans un camp d'étudiants de toutes nationalités. Gérard et moi avons récupéré tous les meubles (en partie vendus) et tous les vêtements de nos parents. A Cannes j'ai pu faire des effets d'élégance. Un des étudiants, Otto von Habsbourg, prétendant au trône d'Autriche, m'a invitée une après-midi à danser au Casino ... Il est devenu plus tard un fervent «Européen».

Pendant l'année 1946, je cherchais mes marques. Je voyais les garçons et les filles en classe de bachot avec Gérard. Je déjeunais souvent le dimanche dans la famille de Gisèle Lévy, seule survivante avec moi du groupe des amies juives qui avaient étudié l'anglais à la Sorbonne en 1940. J'allais parfois en week-end chez les Heinemann (Julius, Lili et 3 enfants), de jeunes amis de ma mère, originaires de Hanovre. Jardiniers, naturistes, poètes et naïfs, ils exploitaient depuis 1933 un verger à Juvisy-sur-Orge. Ils avaient de très petits revenus, que mes parents augmentaient de temps à autre. Pendant l'Occupation ils avaient caché leurs enfants chez des paysans et ont tous survécu. Au début des années 50 ils sont partis en Australie. Je sortais avec Charles Bloch, que j'avais fait entrer à la Radio et avec Gilbert Kahn qui a ensuite longtemps vécu en Allemagne, comme professeur de Français. Charles et Gilbert sont morts récemment, mais je vois encore Jacqueline et Françoise. J'allais aux soirées d'études de la Jeunesse Libérale (Copernic), mais tous y étaient plus jeunes que moi. J'avais 26 ans et, comme il a semblé à Otto Metzger, en visite à Paris, aussi peu de chances de trouver un mari que par exemple Hilde Neuburger à Londres. Les dîners de célibataires juifs, de toute origine et de tout horizon, n'ont été lancés que plusieurs années après. Au printemps 1947, Jean Weinberg, qui avait été à la Légion en Afrique au côté de Sascha et à la Faculté de Grenoble avec moi, fit la Mitzvah de nous présenter l'un à l'autre.



**Mariage Anne-Marie et Alexandre V. en 1948**  
(photo: privé)

Notre mariage a été célébré en Février 1948, à la mairie du 12ème arrondissement, et la cérémonie religieuse dans l'appartement où ma belle-mère vivait en sous-location, rue Lauriston, Paris 16ème, par le rabbin André Zaoui (Copernic). Nous n'avions pas les moyens de faire un «grand mariage», et avons fait un repas en présence seulement de la mère de Sascha et sa sœur Julie, Gérard et Jean Weinberg, nos témoins. Comme toujours, nous avons préféré faire un voyage, et sommes partis dans les Alpes, faire du ski. La manne des restitutions (*Entschädigung*) et des dédommagements (*Wiedergutmachung*) payés par les Allemands n'est tombée que bien des années plus tard. Les dédommagements concernaient les préjudices moraux: la privation de liberté

du candidat (en l'occurrence 3 mois de Gurs) et la déportation des parents, l'interruption des études obligatoires, et le cas échéant, des études supérieures Pour des amis plus âgés, l'interruption de carrière, en évaluant pour la rente la position correspondant à leur âge. Les «restitutions» concernant les spoliations équivalaient à un bel héritage. La villa aussi bien que l'usine à Fürth avaient été vendues sous pression. La villa à cause de l'émigration (suite des persécutions), l'usine à cause de la loi nazie interdisant aux Juifs d'éditer des livres. Mon oncle Ernst (Rosenfelder) survivant à Londres a superbement négocié le retour de 50 % de l'usine à la famille, moins les 10 % offert à Emil Franke (1907-1984), pour sa fidèle gestion et son efficacité pendant la guerre. Après la mort de Ernst Rosenfelder, nous avons presque entièrement revendu ces 40 % au propriétaire de la majorité du capital. Toute cette manne a payé nos appartements successifs, partiellement les appartements de Robert et Marc, sans parler de nos grands voyages.

Pour commencer, Sascha et moi habitions un deux- pièces au sixième étage, sans ascenseur, - mais face à un square! Cela a beaucoup choqué la famille et les amis anglo-américains, d'autant plus quand ils ont découvert que Sascha montait chaque soir sa (lourde) bicyclette et qu'il l'accrochait dans les WC.



**Alexandre, Anne-Marie, leurs deux fils et la grand-mère Olga V. en 1964**  
(photo: privé)

Robert - Chaïm (les noms de ses deux grands-pères) est né le 15 Janvier 1949.

Je lui laisse le soin de vous raconter lui-même la suite de cette histoire ...

*Anne-Marie V. née Löwensohn*

Novembre 1996 / Mars 2009



**Noces d'or en 1998**

(photo: privé)

[Index](#)

[Home](#)